

Manuscrit d'article
ou de ch. de thèse

nationalisme, islam, construction
nationale en Syrie

- Rappel sur 1 siècle
- Crise 1977-1981

- citation du Tims → Khameini. Talpin le rapport privilégié avec le régime iranien, l'islam comme gouvernement. Sans une analyse rapide et facile de ce régime en l'honneur de la révolution iranienne par la révolte iranienne.
- Définition = → Huntington p 32/5. réduction de allégeance primarily by a single secular national political authority.
- (autres : CNRS 88 -)
- Et qu'en est-il aujourd'hui ? Citation intellectuel syrien (CNRS 88) - Qu'est-ce toujours d'actualité ?
- Danger de modernisation ? ^{comme tjs} se poser de formule de position tranchée ? (CNRS 30) : ni un cypharisme de sectes obscures ni la société civile "actrice". Comment voir l'évolution depuis le temps où 2. M. Anouzy (III p 270) écrivait ... Mais comment expliquer par ailleurs l'échec de la révolution contre Hama ... à partir de ce que le problème est aujourd'hui posé que l'on croyait résolu il y a dix ou vingt ans.
- se poser pour la même d'une référence au filigrane au modèle occidental qui ne serait que l'harmonie (l'homme est un animal rationnel - 1000 platons). (Un schéma est bien représenté par R. Hudson in Arab Politics 3. 10. 11. et 15 tirant autorité de l'analyse de C. Geertz (Interpretation 237 ou 238) - L'autre → voir aussi) -
- le problème est posé depuis le siècle dernier. En ce sens, dans son système de la "primauté", H. Al-Arabi reprend lui-même à son compte l'héritage de l'Etat moderne. Depuis le siècle dernier en effet, que ce soit dans un cadre ottoman, arabe, ou plus récemment syrien, un même schéma de construction nationale et de "modernisation politique" présente le renouveau de chacun à son allégeance communautaire, sa différence, comme la condition de l'unité et de l'équilibre de tous dans la société civile. Al-Binillah, al-wakaf al-jami : la formule séculariste d'un Butrus H. Butrus, formulée au milieu du siècle dernier, est devenue aujourd'hui, en tête de slogan lancé par le pouvoir baathiste contre les détracteurs de l'intégrisme musulman. C'est dire si la "modernisation", au moins en ce plan, a peu progressé. En 1960, c'est en réponse aux violents affrontements entre druzes et chrétiens dans la montagne libanaise, et aux massacres de chrétiens à Damas, qu'un groupe d'intellectuels chrétiens - pour la plupart orthodoxes et protestants - cherche à redéfinir leur rapport aux communautés voisines musulmanes sunnites et druzes. En rapport avec la pensée occidentale par l'intermédiaire de conceptions religieuses, ils ont introduit le concept de patrie (wakaf), comme nouveau mode d'identification, sans en délimiter exactement le contenu et la portée. Dans son journal Nafsi Suriyya, qui paraît au plus fort de la crise de 1960 avec en sous-titre cette maxime présentée comme un dit du Prophète : Hull al-wakaf min al-'iman [l'amour de la patrie est un acte de foi], Butrus H. Butrus en appelle à des "compromis" [Abna' al-wakaf], en leur rappelant qu'ils baignent la même eau et respirent le même air, qu'ils

* Cf. G. Antonis, *The Arab Awakening*, pp 41-45.

parlent la même langue, partagent la même terre et les mêmes coutumes. ¹⁾ Un Adib Isahag, par ailleurs, tout en insistant le premier sur le facteur du langage comme commun dénominateur, va même jusqu'à ressusciter le concept khoulidien de 'asabiyya, qu'il définit - de manière originale - en termes de "jacobinisme" et de "nationalisme". ²⁾ Retournement de l'histoire: l'acceptation qui n'aujourd'hui donne à ce terme comme mode primaire d'affiliation - sans une date plus conforme à la pensée d'Ibn Khaldun - correspond à un état d'affaiblissement politique du machreq arabe, précipitant à l'épave de ces aspirations "nationales" formulées un siècle plus tôt. La 'jāmi', qui émerge alors du discours, hérite donc encore entre un nationalisme ottoman, tel que défendu par un Faris Abi-Sharh, fondé sur une fraternité entre tous les sujets de l'Empire indépendamment de leurs origines ethniques ou confessionnelles ³⁾, une délimitation plus spécifiquement "syrienne" [bilād šūriyya] au sens de zone géographique chez Butrus Bussani, ou encore, avec Adib Isahag, une formulation arabe plus globalement définie. Laquelle, soutenue par le long mouvement culturel de renaissance (Nahda) de l'héritage arabe, parvient à maturité à la veille de la Grande Guerre, quand au Congrès arabe de Paris en 1913, Abdel-Hamîd Al-Urayssi, brillant avocat de Beyrouth, par ailleurs musulman, proclame solennellement: "Nous sommes Arabes avant tout --- Nous sommes Arabes avant d'être Turcs ou Chrétiens --- Nous sommes Arabes indépendamment de toute affiliation politique." À noter, concernant cette dernière affirmation, qu'elle se passe à l'immédiat avant le jour de figurer aujourd'hui dans tous les almanachs de socialisation politique à l'usage des jeunes générations. ⁴⁾ Sans que la ligne ait été retenue pour l'édition d'impression, laquelle divise comme on l'a vu la catégorie de Arabs en deux groupes ensemble: les proprement et les réchinnanins, autrement dit les vrais et les faux. Ce qui donne, du point de vue de la cohérence du discours, des résultats parfois surprenants, tel ce grand livre relu en première page du quotidien Technique (3 mai 1982): "Un d'ingénieur de Frères (musulmans) révèle (l'étendue de) la trahison envers la nation et le peuple, et le lien de la bande avec Bagdad et Amman."

L'important pour notre propos est après, dans tous les cas de figure de construction "nationale", religion et identification sont désormais dissociées. La première est considérée comme relevant du domaine de la personne privée, la seconde de la collectivité. Et la distinction entre Chrétiens et Musulmans ne recouvre plus aucune réalité politique. En application de ce principe, une des premières tâches du jeune État syrien, et son accession à l'indépendance, sera de réduire,

4) En exemple: 'Ulm al-ijtimā' al-'arabi (H. Sayidat). Travail de sociologie arabe (politique). Donnée de 4^e. Ministère de l'Éducation. Damas 1968. p 53.

1) K. Nassar. Nawha mujtama'... p 27-28.

2) H. Sharabi. État intellectuels... p 64.

3) Dans la ligne de réforme administrative du Tanzimat. Voir à Halki Humayun de 1856, décret sultanien qui reconnaît explicitement une égalité totale entre tous les confessions de l'Empire, en matière de fiscalité et de justice, comme pour les droits et les devoirs inhérents à la citoyenneté. G. Antonis. Le Arab... p 57. Extension politique dans le Parti de la décentralisation ottomane.

puis d'abolir le système de représentation confessionnelle au Parlement tel qu'il est encore aujourd'hui pratiqué au Liban, comme premier pas vers l'intégration politique. Ainsi, entre 1947 et 1949, la communauté chrétienne voit le nombre de ses députés passer de 19 à 14, les Alaouites de 7 à 4, les Druzes de 5 à 3, les Juifs de 1 à 0; quant aux Kurdes, aux Turcs et aux Tcherkesses, n'ayant plus de représentation propre, ils sont assimilés à la majorité sunnite. L'existence d'un pouvoir central suffisamment fort étant indispensable pour mener à son terme un tel programme, c'est à Chichakli que revient, en 1953, l'initiative de la suppression pure et simple du confessionnalisme en Syrie. En matière de statut personnel, les juridictions particulières aux Druzes et aux Alaouites héritées du mandat sont abolies, de même que sont interdites toutes les associations établies sur une base confessionnelle, ethnique ou régionale. Une arabisation systématique dans tous les domaines de la vie publique est engagée - l'arabe devenant ainsi la langue d'enseignement exclusive dans les écoles officielles - conjointement avec quelques mesures d'islamisation, comme si

l'abandon du confessionnalisme (*al-tâ'ifiyya*) dans ce pays ne pouvait être envisagé que comme la domination de la « confession majoritaire », et non comme une véritable laïcisation de la vie sociale et politique.

Que l'initiative de cette solution "nationale" au problème de l'intégration revienne aux chrétiens n'aurait rien pour nous surprendre : c'était pour eux le seul moyen de sortir du ghetto politique dans lequel ils avaient enfermé la "Cité islamique". Mais cette particularité dans la genèse de l'état-nation au Proche-Orient nous éclaire - en partie - sur le fait que le modèle soit aujourd'hui sérieusement remis en cause, notamment par la contestation islamique. Et du reste, a-t-il jamais été vraiment accepté? Des éléments ²⁾ qui à Nablouze en 1856 ou à Damas en 1860 ont suivi la promulgation du Hatti Humayun - accordant une égalité de statut aux sujets non-musulmans -, à cette fameuse déclaration d'un imam de la Mosquée de Omeyyad à Damas, annonçant qu'en ce qui le concerne il se sentait plus proche d'un musulman indonésien que du Premier ministre chrétien de son pays (Fânîs M. Khurî en 1955), le refus semble plutôt être la règle. Il faut bien dire que dans cet "essai d'individualisation collective" ³⁾, la solution de Boutros St. Boutros, si elle ne répond ni à la question de particularismes par une réduction de catégories dans le tout, reste court en revanche par ce qui se dit contenu spirituel de ce tout, ce que l'arabique définit comme "l'esprit de la nation", et qui nous ramène inéluctablement à la question du rapport à l'islam. Supposons un seul instant résolu le problème de l'intégration politique, voire même de l'édification du socialisme : quel est le musulman syrien qui se satisferait d'être assimilé, de par le lien qui le rattache à sa communauté nationale, à un Hongrois ou un Polonais? De quelle personnalité ontologique peut se priver à ses yeux la "nation"; face à un héritage de civilisation vieux de quatorze siècles qui le situe directement dans l'universel, sur un pied d'égalité avec l'autre, c'est-à-dire l'Occident? "Il s'agit de sortir notre tête de l'histoire et non l'histoire de notre tête",

1) Depuis 1960, date du dernier recensement de la population syrienne prenant en considération les différents confessions religieuses et communautés ethniques, celles-ci n'ont même plus d'existence "scientifique".
 2) Cf. Note 9a'03 - Ottoman Reform... p 202, 377.
 3) Voir également la formule de J. Michellet, in P. Viallaneix. La voie royale. p 280.

En application...
à un...
politique

à replacer
les laïcs
dans société?

avait à ce propos le "manuel de sociologie arabe" déjà cité, qui bien entendu ne réinterprète ces héritages dans la (4) ligne du Ba'ath, en y voyant pour la nation arabe une raison de retrouver confiance en elle-même. (1)

Un intellectuel syrien, que l'on ne saurait suspecter de complaisance envers le mouvement islamique (2), relève judicieusement une constante dans la logique de la modernisation, confrontée aux sociétés plurielles, qu'il s'agisse d'un problème confessionnel ou linguistique, réplié par là qui concerne à dernier par le recours à une langue médiane étrangère, celle du colonisateur en règle principale, comme en Afrique par exemple. Quant au recours à l'Etat laïque, il se manifeste inévitablement comme l'aboutissement de concessions réciproques sur l'identité : une sorte de point zéro d'identification qui rend la communauté particulièrement vulnérable à l'occidentalisation. Le problème de la modernisation aboutit ainsi par là, comme devant se ramener nécessairement à ce dilemme entre une nation "sans qualités", pour reprendre la formule d'un roman connu, et une défense de l'identité contre l'Occident, purement le dépositaire du progrès, on comprend mieux la signification du mouvement islamique, en Syrie ou ailleurs. (3) C'est le Vaincu ou le Victorieux

Pourtant, si l'on se demande qui peut rassembler ces deux notions d'une "authenticité" arabe, musulmane, voire "orientale", (3) c'est bien la forme proclamation de Bonaparte à la tête de l'Etat moderne au Proche-Orient - et le vocabulaire arabe traduit le concept [watan] comme on l'a vu, mais qui le champ du système politique "moderne", clientèle, d'alliance, de voisinage, etc., et "comme" cette façon géocronique n'a pas guère une aide, de traits comme ceux d'Ben Khaldoun ou de son d'une grande modernité. (5) Quant au rapport entre la politique et l'identité, on ne peut pas dire que d'anciens (6) ont un présent comme inévitable.

En dehors de cette école de pensée du Proche-Orient, pour les auteurs qui ont eu l'audace de définir la nation arabe, on trouve une contradiction entre construction politique et identité. L'Etat est islamique - l'identité est arabe

Après Al-Afghani (voir B. Ghalioun - Naz'ala el-ta'ayyuf - en note)
 puis le Khawassir en passant par Ben Bella, cette grande idée que l'Occident nous impose par le biais de ses institutions.
 Ajoute à la fin de 6 auteurs (c'est inévitable) que ceci explique le côté anti-institutionnel du projet lui-même (cf exposé C&H).

4) L'Umma ou communauté des croyants et plutôt de communautés islamiques, pour désigner la nation arabe toute entière, avec cette notion de matrice que l'on retrouve du reste dans le mot nation lui-même [Umm: la mère]. Le mot watan, qui exprime plutôt une idée de territoire, pourrait être réservé selon certains auteurs aux (pseudo)nations correspondant aux découpages territoriaux actuels, mais de fait la formule al-watan al-'arabi et d'un usage aussi courant que la première. Al-qawmiyya équivalant plutôt au nationalisme, avec l'idée de peuple (qawm).

5-6

(1) op.cit p 41 et 54.

(2) B. Ghalioun. La question confessionnelle p 10.

(3) Voir par exemple ce qu'écrivait E. Tazouff, l'auteur du Levret arabe, dans le Journal de 24 septembre 1977, deux ans seulement avant cette année 1979 qui a vu tout à la fois, en février la victoire de la Révolution islamique en Iran, le déclenchement de la lutte armée par les Frères musulmans en Syrie, avec l'attentat contre l'école d'ingénierie d'Alp en juin, enfin en novembre l'attaque d'un commando indépendant contre la Grande Mosquée de La Mecque. ↓

écrit à ce propos le "manuel de sociologie arabe" déjà cité, qui bien entendu réinterprète ces héritages dans la (4)
ligne du Ba'ath, en y voyant pour la nation arabe une raison de retrouver confiance en elle-même. (1)

Un intellectuel syrien, que l'on ne saurait suspecter de complaisance envers le mouvement islamique (2), relève judicieusement une constante dans la logique de la modernisation, confrontée aux sociétés plurielles, qu'il s'agisse d'un problème confessionnel ou linguistique, régit par ce qui concerne à dernier par le recours à une langue médiane étrangère, celle du colonisateur en règle générale, comme en Afrique par exemple. Quant au recours à l'état laïque, il se manifeste comme l'aboutissement de concessions rétrogrades sur l'identité : une sorte de point zéro d'identification qui rend la communauté particulièrement vulnérable à l'occidentalisation. Le problème de la modernisation aboutit aussi par là, comme devant se ramener nécessairement à ce dilemme entre une nation "sans qualités", pour reprendre la formule d'un roman connu, et une défense de l'identité contre l'Occident, précisément le dilemme du projet, on comprend mieux la signification du mouvement islamique, en Syrie ou ailleurs. (3) culture Vénus ou Pasvolsky

Pourtant, s'il y a un domaine qui peut rassembler les fervents défenseurs d'une "authenticité" arabe, musulmane, voire "orientale" (3), c'est bien celui du politique. Pas de deux siècles ont passé sur la fameuse proclamation de Bonaparte à la nation égyptienne - qui devait ouvrir l'histoire de l'état moderne au Proche-Orient - et le vocabulaire arabe reste d'une impétueuse déconcertante pour traduire ce concept [watani comme on l'a vu, mais aussi Umma, ou encore qawmiyya (4)], alors que le champ du système politique "moderne", fondé sur des rapports de consanguinité, de clientèle, d'alliance, de voisinage, etc., se "confronte" avec une grande rigueur. Avec le temps, cette façon géographique n'a pas pris une ride, et, la pratique de ces politiques arabes aidant, de traits comme ceux d'Abu Khaldoun ou de son épigone Ibn Khaldoun, ont souvent des accents d'une grande modernité. (5) Quant au rapport au sacré, il demeure inflexible de la même manière, le politique ne semblant pas devoir être touché par cette "évolution" profane du monde musulman que d'anciens (6) ont vu présenter comme inéluctable.

En dehors de cette école de pensée du XIX^e siècle, que l'on vient d'évoquer, rares en effet sont les auteurs qui ont eu l'audace de définir la nation en dehors de toute référence à l'islam.

(4) L'Umma ou communauté de croyants se plutôt de communauté islamique - mais le terme se communément employé pour désigner la nation arabe toute entière, avec cette notion de matrice que l'on retrouve du reste dans le mot nation lui-même [Umm : la mère]. Le mot watani, qui exprime plutôt une idée de territoire, pourrait être réservé selon certains auteurs ba'athistes aux (petites) nations correspondant aux découpages territoriaux actuels, mais de fait la formule al-watani al-'arabi se d'un usage antérieur comme la première. Al-qawmiyya équivaut plutôt au nationalisme, avec l'idée de peuple (qawm).

== (5) == (6)

(1) op.cit. p 41 et 54.

(2) B. Ghobouri. La guerre confessionnelle p 10.

(3) Voir par exemple ce qu'écrivait E. Tatouff, l'auteur du Carnet arabe, dans Le Monde du 24 septembre 1977, deux ans seulement avant cette année 1979 qui a vu tout à la fois, en février la victoire de la Révolution islamique en Iran, le déclenchement de la lutte armée par les Frères musulmans en Syrie, avec l'attentat contre l'école d'officiers d'Alp en juin, enfin en novembre l'attaque d'un commando libanais contre la Grande Mosquée de La Mecque. ↓

Les chevaleries vaincues

L. Naud
Samedi 24 Sept
1977

LORSQU'ON est un très jeune homme, que l'on a un cœur généreux et un talent d'écrivain, on n'aime rien tant que mettre sa plume au service des causes perdues. Il est enivrant d'entrer dans la vie d'adulte par un duel, comme d'Artagnan aux Carmes-Deschaux, et, de fait, il y a un je ne sais quoi le mousquetaire dans cette aptitude à défier les puissants, et à se forger, en quelques semaines, des ennemis tenaces qui nous suivront toute notre vie.

Ce goût de la provocation, ce plaisir de déplaire et aussi, disons-le au risque de paraître immodeste, cette exigence de justice qui ont longtemps nourri notre vie de polémique, ne s'émoussent certes pas avec le temps, et nous emporterons nos défis dans la tombe : quand on a eu, adolescent, l'âme griffée par cette vertu douloureuse qu'est la vertu d'indignation, il y a là une plaie qui n'est pas cicatrisable, et qui saignera jusqu'à notre dernier jour. Toutefois, la casaque pourpre et br des chevaleries vaincues nous sied moins au teint que jadis, et nous éprouvons une certaine lassitude à considérer la perpétuelle défaite des valeurs pour lesquelles nous luttons. En vieillissant, Aïnos et Aramis se surprennent à rêver d'un roi qui, à l'encontre de Charles 1^{er}, ne se laisserait pas couper la tête.

Je ralais ces pensées moroses lors du colloque euro-arabe qui s'est tenu cette semaine à Paris, comparant mon actuel désenchantement à la ferveur qui m'animait à l'époque où j'écrivais « le Carnet arabe »

par G. MATZNEFF

et participais, aux côtés de mes amis du Mouvement de la jeunesse orthodoxe du patriarchat d'Antioche, à la conférence mondiale des chrétiens pour la Palestine, à Beyrouth, voilà sept ans. Que d'illusions englouties durant ces sept années ! Que de deuils irrémissibles ! J'admire ceux qui continuent d'écrire sur le Proche-Orient avec une confiance et un enthousiasme apparemment inentamés : c'est un exploit dont je suis absolument incapable.

Dans « Port-Royal », Montherlant fait dire à l'une des religieuses : « Je pleure de la douleur d'avoir raison. » Nous aussi, nous pleurons de la douleur d'avoir raison. Non seulement toutes nos craintes se sont révélées exactes, mais la réalité est encore pire que ce que se figuraient nos plus sombres imaginations. L'Orient arabe, que nous aimions, se meurt, et les valeurs qu'il incarnait à nos yeux sont trahies par ceux-là mêmes dont le premier devoir serait de les défendre. Pourquoi étions-nous anti-sionistes ? Parce que, au sein de cette civilisation de la prière, du loisir et de la volupté qu'était l'Orient méditerranéen, l'Etat d'Israël nous semblait être le fourrier du mercantilisme néo-colonial de l'Occident, le fer de lance de la technique et de la vulgarité américaines. Or, aujourd'hui, c'est l'Orient arabe dans son entier qui s'américanise, et nous ne disposons pas d'une loupe assez puissante pour distinguer ce qui différencie les Israéliens des Saoudiens.

Il est regrettable que le général Dayan ne soit pas un disciple de Martin Buber ; mais, d'évidence, les émirs du pétrole ne sont pas davantage ceux de Louis Massignon.

Quand on songe à la place centrale qu'occupe l'esprit de pauvreté dans la tradition abrahamique, qu'elle soit juive, chrétienne ou mahométane, on souffre de voir le Proche-Orient ainsi gangrené par l'idéologie du lucre et de l'abondance. Nous ne nous sommes pas battus pour que M. Begin se retire des affaires et soit remplacé par M. Yasser Arafat ; nous nous sommes battus pour que la Terre sainte devienne la terre où les peuples réconciliés puissent enfin vivre les « Béatitudes ». Nous ne voulons pas que Mammon soit l'unique vainqueur du conflit israélo-arabe, nous ne voulons pas être, une fois de plus, des chevaliers vaincus. De quoi le monde a-t-il soif ? Ni de bombes au napalm, ni de dollars, ni de pétrole. Le monde a soif de sainteté. Il ne le sait d'ailleurs pas lui-même, et ce seul mot de sainteté fait rire nos contemporains. Pourtant, c'est ainsi : nous avons besoin de la prière des saints, de leur lumière et de leur bonté.

Dans ses admirables « Récits hassidiques (1) », Martin Buber cite cette parole du rabbi Shlomo, selon qui ce qui peut arriver de pire à l'homme est d'oublier qu'il est un fils de roi. Sachons être des chevaliers vainqueurs, sachons être des fils de roi.

- ⑤ D'aut le renouveau de études khaldouniennes des l'intellectuel arabe .
- ⑥ J. Berque . Colloque de Bercels sur la sociologie musulmane (1961) - "Nationalisme arabe et communauté musulmane". Réponse à L. Gaudet.

et quand ils l'ont fait, leur enseignement se agit être morte. Parmi eux, il faudrait bien sûr citer Saïd Al-Husri (m. 1968), mais patiemment comme le dernier représentant de ce courant séculariste. ^① On peut être arabe sans être musulman, et musulman sans être arabe : partant de ce qu'il considère comme une position de force, fondée sur la simple logique, le père de la nation arabe "objective" nie toute possibilité d'interaction entre les deux champs énonciatifs, et ne veut connaître que celui de la "nation", qu'il place au-dessus de tout. ^② A l'égard de l'athéisme, considéré comme une position extrême de cette même tendance, n'a-t-il vraiment représenté une valeur intellectuelle reconnue. On pourra le regretter en rappelant l'œuvre de Shibli Shemayyil au XIX^e, ou pour une période récente la "critique de la pensée religieuse" de Sadiq Jalal Al-^③ Azam, et son influence plus directement politique, un article paru dans la revue Jawh al-Sha'bi [L'armée du peuple] en avril 1967, qui suscita à l'époque - celle de la ligne "dure" du Ba'ath - quelques remous, voire même des affrontements sporadiques et la fermeture de saugs quatre fois durant à Damas et dans les grandes villes. ^④

Beaucoup plus important donc apparaît le courant qui tendrait à éliger l'Islam en "religion nationale" de tous les Arabes, et surtout plus proche du système de légitimation de l'Etat syrien tel qu'il est encore en vigueur. Plus conforme enfin à la réalité de la conscience ou de la subconscience musulmane, et L. Gauthier se voit donc dans le vrai quand il affirme que "vider l'arabisme de sa référence musulmane (...) serait en faire un pure création de l'esprit (...) un mythe au sens péjoratif du terme". ^⑤ A l'origine de ce courant, on retrouve des auteurs chrétiens - S. Al-Husri était un musulman originaire d'Alep - comme Edmond Ballath, Gustave Zouay, et surtout Michel Aflaq, le père spirituel du parti Ba'ath. Le jacobinisme peut aussi se concevoir de la part d'une pensée minoritaire, soucieuse de faire un pas en avant dans le sens d'un rapprochement interconfessionnel, comme de se débarrasser de schémas nationaux [et donc occidentaux] de la planification présente en grandissant tout naturellement le rôle de l'Islam comme ordonnateur de la cité. Une conférence de Michel Aflaq, prononcée à l'Université de Damas en 1943 en "Commemoratif du Prophète arabe" [Dhikr al-rasul al-'arabi], demeure la référence fondamentale. ^⑥ L'Islam y est vu comme l'expression la plus haute de l'"esprit arabe". Historiquement son être se intimement lié à celui de l'arabisme. Par la suite, l'Islam a symbolisé la face de l'Arabie et aujourd'hui, après 45 siècles d'abandon, le nationalisme arabe tient bien pour l'Umma de "nouvel Islam". Seul entre

① D'ici le titre d'un de ses ouvrages : L'arabisme d'abord ! [Al-Umla 'awwalan].
② Sadiq Jalal Al-Azam. Maqad al-fikr al-dini.
③ En voici quelques extraits, tels qu'reproduits par F. Sorel dans le Journal du 3 mai 1967 en première page [l'archile se réfère] : "les voix de la création d'un homme arabe nouveau" : "La nation arabe se pose des questions. L'une d'elles est de savoir comment elle peut découvrir la méthode qui lui permettrait de rejoindre la caravane de la civilisation ... jusqu'ici la nation arabe s'est tournée vers Allah, elle a recherché
④ F. Subtil al-Ba'ath. pp 127-138. Et T. Dandashli. p 62-199.
⑤ Cf. N. Khadduri. Political Trends... p 134.
⑥ Colloque sur la pensée musulmane. p 271.

tous les peuples, les Arabes possèdent dans l'Islam la force culturelle et spirituelle (6)
de leur renaissance nationale, à l'inverse de l'Occident dont la construction politique a été bâtie
contre la religion, comme élément allégre transmis dans une langue étrangère. La vie du Prophète, et
tant qu'épisodes de la vie de Charles, ne représentent-elle pas en elle-même une expérience spirituelle
édifiante? Et n. Affaq d'inviter les Arabes chrétiens, du moins la nouvelle génération, à moins de présomption
pour qu'ils aillent au devant de l'Islam en le considérant comme la part éminente de leur culture
nationale. Quarante ans plus tard, au plus fort de la crise, c'est dans ce même temps que Hafez Al-Assad
réaffirme la position officielle sur la question religieuse, dans son discours du 8 mars 1980 pour
l'anniversaire de la "Révolution", arguement "fieri" cette année-là par de graves et de manifestations
dans la plupart de villes syriennes, hormis la capitale: « (...) Comment croire que ces martyrs qu'ils
(les frères musulmans) ont assassinés étaient des ennemis de Dieu? Qui d'entre nous peut s'arroger

le droit de condamner l'autre comme ennemi de Dieu et de la
religion? A ce que je sache, Dieu n'a délégué ce droit à
personne. Et qu'ils ne viennent pas dire le contraire! Si
j'étais sûr qu'ils sont les vrais défenseurs de l'Islam, je
ne m'opposerais pas à eux et ils ne s'opposeraient pas à moi.
Car autant que moi, notre parti dans sa totalité, s'il répugne
à s'intéresser à la religion de chacun, tire orgueil de l'Islam.
Nous, au parti Ba'tharabe Socialiste, oeuvrons à ressusciter
les gloires, l'histoire et le patrimoine de cette nation. Com-
ment pourrions-nous le faire sans nous prévaloir de l'Islam?
Personne ne peut revendiquer avec fierté son arabité sans tirer
gloire de l'Islam, car l'Islam est le message de Dieu à nous
d'abord destiné... ~~ce message est, c'est un message~~ Et
si ce message nous fut adressé à nous Arabes, comment ne pas
en être fiers? (...)

En tant que citoyen syrien, je crois en l'Islam et à
son dogme. En tant que chef de l'Etat, je trouve dans le
Christianisme de même que dans l'Islam sujet d'être fier,
d'autant plus que de cette bonne terre, notre terre arabe,

sont issus Muhammad fils d'Abdallah - Dieu lui accorde salut et
bénédiction - et 'Issa (Jésus) fils de Marie - sur lui le salut...
Mais le croyant ne peut faire commerce de sa foi. Celui qui
croit en l'Islam ne peut commettre des actes que l'Islam récuse.
Vous avez entendu tout ce qui a été rapporté à la radio et la
télévision à ce sujet, qui suffit à condamner ces gens là de (1)
la manière la plus claire au nom des enseignements de l'Islam.

(1) Techrine, quotidien syrien, 9 mars 1980, p 4.

Cet appel à une rencontre islamo-chrétienne dans une commune d'Europe nationaliste n'est pas
plus nouveau. On le retrouve dans Al-Wa'î al-qawmî de Qustantîn Zuhayr¹⁾ (1940), et d'une
autre manière il rappelle la "religion d'état" de Fichte, ou encore le "christianisme simple" [Einfaches
Christentum], religion nouvelle ne reposant sur aucune écriture mais destinée à résoudre la confusion
catholique et protestante dans une unité spirituelle de la nation allemande.²⁾ Mais on conçoit que pour
l'orthodoxie religieuse une telle position soit parfaitement inacceptable. Comme l'est même cette emphase
sur l'apport proprement arabe dans l'Islam, qui se retrouve il se voit dans les enseignements
de plusieurs musulmans de la Salafiyya tels un Kawakibi ou un Rashîd Rida, mais à cette
différence près que ceux-ci définissent la culture arabe dans une terminologie islamique alors que
le Ba'ath suit la démarche exactement inverse. Différence assez importante pour justifier - du
moins en partie - l'hostilité constante de l'Islam traditionnel envers un régime, immédiatement
considéré comme hérétique, voire athée pour les plus extrémistes, malgré la prudence qu'il affiche sur
ce terrain dangereux.³⁾

x x
x

1) Cf p 127. ed Da'ir al-Fakhr. Beyrouth. Trad anglaise in S.G. Haim Arab Nationalism... p 168.
2) J. Rouche. Introduction aux Discours... p 14.
3) D'ici la confirmation du régime à la suite de l'attentat contre l'école d'artillerie d'Alex, le 26 juin 1979, premier
opération d'urgence menée par le mouvement islamique. Confirmation qu'il leur bien cette déclaration de Hafiz
Al-Asad, recevant alors une délégation des Ulema d'Alex auxquels il demande de prononcer une fatwa contre
les Frères musulmans : "J'en ai fait moins que Bourguiba en Tunisie avec l'introduction de la polygamie, mais
que a son de Doudhafi qui a chargé le fondement même de l'Islam...". in Al-Da'wa - 40, septembre 79, p 25.

← passage
? traduction